



ADA VIVALDA

PORCELAINE
SOUS LES
RUINES

OLYMPE

PORCELAINES SOUS LES RUINES

PORCELAIN
SOUS LES
RUINES



OLYMPE

OLYMPE® est une marque déposée,
propriété des Éditions Denoël.

Carte de Sophie Anfray, Edicarto
© Éditions Denoël & Gallimard, 2024.

PRONONCIATION
DES NOMS GAÉLIQUES ET GALLOIS

Saoirse = Sacha

Aoibhe = Eva

Cymru - *Cymry* = Komri

Aoife = Eefa

Heledd = Heleth

Máire = Maura

Dubhán = Dwayne

Niamh = Neeve

Ciarán = Kirann

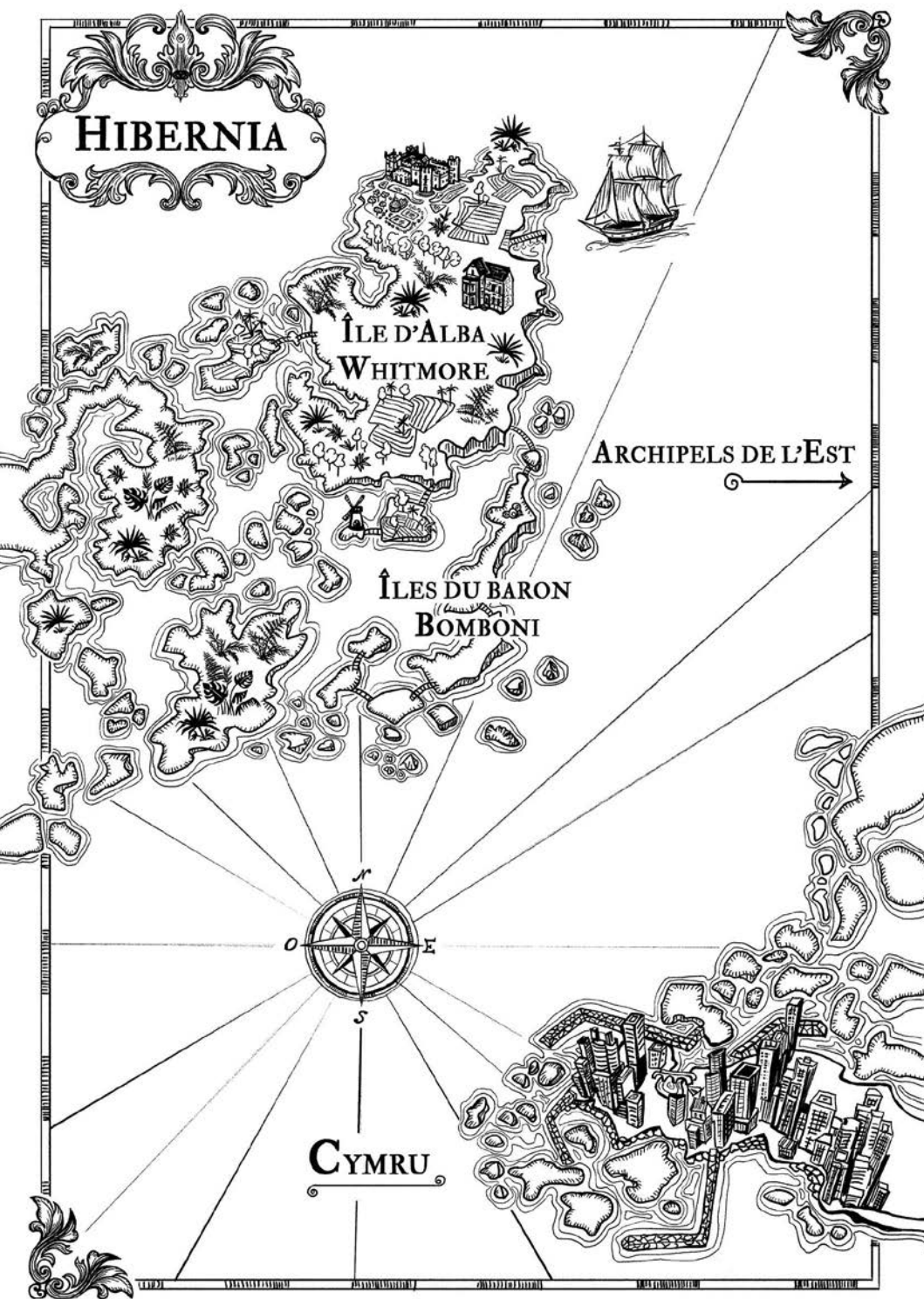
HIBERNIA

ÎLE D'ALBA
WHITMORE

ÎLES DU BARON
BOMBONI

ARCHIPELS DE L'EST

CYMRU



1

ÉCLOSION

JOURNAL DE RÊVES D'ALBA WHITMORE

Trois vœux.

J'avais le droit de leur accorder trois vœux ; pas un de plus. Mais je les aimais trop pour leur refuser mon aide.

Et cet amour-là m'a tout coûté.

La nuit, des fragments de mémoire remontent parfois dans mes rêves. Ils ressemblent à des coffres naufragés qu'une tempête ramène à la surface et qui s'échouent, sans ordre ni sens, sur le rivage.

Mes souvenirs d'ici, de la Terre, sont les plus sombres. Les plus nets, aussi. Saturés de bruits et d'odeurs, comme ces publicités mouvantes qu'on projetait autrefois sur les murs immenses des buildings. Ceux-là me font courber le dos et serrer les dents au creux de mon lit. Ils me donnent l'impression d'être à nouveau nue, apeurée, moquée, fouettée. Et profondément seule.

Pour m'y soustraire, j'ai appris à peindre sous mes paupières un autre souvenir : celui d'Ona, dans la contrée des Génies. Je dessine pour moi-même ce croquis mental de mon grand renard blanc, silencieux et sage, plus rapide que les vents glacés, jusqu'à me rendormir et rêver qu'il est avec moi.

Ce rêve-là me procure une exaltation que je n'ai jamais retrouvée sur Terre. Tout m'a toujours paru bien fade ici-bas en comparaison. Même les divertissements holographiques d'autrefois, d'avant les pluies diluviennes et les villes englouties. Même mes explorations de continents

nouveaux, jamais foulés par un pied humain. Même les nuits de fièvre et de frissons dans le lit de mes amants.

Dans mon rêve, je revois Ona, je revis ma course sur son dos, unis en un seul être, un seul esprit, une seule faim, une seule joie, une seule flèche aveuglante de blanc pur. Ma robe en plumes de cygne danse derrière moi, jouant avec la queue du renard comme deux cerfs-volants emmêlés. Les perles en cascade qui ornent mes cheveux scintillent dans une mélodie d'étoiles qui tombent sur le sable.

J'ai souvent rêvé de lui, ces derniers siècles, mais n'ai jamais pu l'écrire. Maintenant, j'ai ce carnet, un crayon, et de quoi peindre. Je serai enfin en mesure de consigner mes songes. J'aurai enfin des images réelles à regarder dans mes nuits les plus douloureuses.

La vicomtesse m'a montré un tableau qu'elle a ramené de France. Il représente une jeune femme sur une balançoire ; sa robe flotte autour d'elle dans une débauche de couleurs et de tissu. Il paraît qu'on appelle cela « rococo ». J'aime bien. J'essaierai sans doute de peindre mes rêves d'Ona de la même manière.

Cette existence au pays des Génies dont j'ai été chassée a pour moi les contours d'un rêve fiévreux. Un mélange flou de couleurs lavées, de lacs blancs, d'air frais sur mon visage. Les détails s'estompent de ma mémoire, comme nos civilisations peu à peu éteintes. Seuls quelques aperçus demeurent parfaitement nets ; Ona en fait partie.

Je n'ai eu le droit d'emporter que trois souvenirs.

Mais à part celui d'Ona, je n'ai plus envie de me les rappeler. Ce passé-là n'est plus le mien. Il me semble appartenir à une autre qui aurait vécu longtemps avant moi. Tout ce que je sais, c'est que je suis damnée, maintenant. Seule. Humaine. Et que, depuis des siècles – des millénaires peut-être, j'ai arrêté de compter –, j'ai soif.

Une soif brûlante de trouver un endroit, sur cette Terre, où je me sentirai de nouveau chez moi.

Alba observait le bateau de pêche depuis le port. Pour mieux distinguer sa silhouette lointaine, floutée par le rideau gris-bleu de la pluie, elle ferma les yeux.

Elle quitta instantanément sa propre enveloppe.

Son corps puissant et agile de mouette frôla les ondulations de la mer. Elle sentit le vent dans ses plumes immaculées et les embruns froids du bateau qu'elle suivait. Des voix humaines crièrent des ordres, au-delà du fracas des vagues contre la coque.

Une main sur son poignet lui fit soudain rouvrir les yeux.

Elle chancelait au bord du quai. Saoirse la retenait par le bras, une expression inquiète sur son joli visage maculé de taches de rousseur. La jeune fille venait de l'empêcher de tomber dans la mer en contrebas.

Alba recula d'un pas. Elle se sentait si lourde, si fatiguée. Si vieille malgré son corps éternellement jeune. Elle aurait aimé percevoir le monde à travers la mouette un instant de plus.

« Vous savez ce que j'espère ? » s'exclama Saoirse comme si de rien n'était, pour ne pas l'embarrasser. « J'espère qu'ils me ramèneront un joli miroir de poche. Ou un bijou. Un beau collier en métal, presque pas rouillé, avec encore un peu de doré. Un collier en or, ce ne serait pas extraordinaire ? On ne verrait plus que moi ! J'adorerais qu'on ne voie plus que moi. Je le mérite bien, non ? Et vous, ma cousine, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

Alba haussa les épaules.

« S'ils trouvaient de grandes bâches pour protéger les plantations, ce serait l'idéal. Mais ils reviendront probablement avec des sacs plastiques percés et des larmes de sirène, comme d'habitude. »

Saoirse lui lança un regard agacé.

« Vous ne rêvez jamais, ne serait-ce qu'un tout petit peu ? »

Alba sourit face à son soupir exaspéré. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne laissait plus de rêves imbéciles l'encombrer. Ils ne se réalisaient presque jamais, de toute façon. Et même lorsque c'était le cas, ils rencontraient toujours une fin tragique et prématurée.

« Tu sais bien que non, répondit Alba. Rappelle-toi ce que dit Fergus : bâtir son bonheur sur quelqu'un d'autre, c'est ouvrir la bergerie de son cœur aux loups de la déception.

— Fergus dit trop de choses pour son propre bien. Il ne se rappelle pas la moitié de ce qu'il raconte.

— Tu n'es pas d'accord avec lui ?

— Pas du tout, répliqua Saoirse. La preuve : je vous ai très gentiment préparé du thé ce matin. Et cela vous a apporté de la joie, non ?

— Il était beaucoup trop infusé. »

Saoirse prit un air outré.

« C'est ma faute, la rassura Alba. J'aurais dû le faire moi-même, au lieu de laisser quelqu'un d'autre s'en occuper à ma place. »

Si Saoirse voulait rêver, espérer, attendre que les autres la rendent heureuse, se déchirer le cœur pour y accueillir les joies sauvages et les peines dévorantes de sa courte vie, qu'il en soit ainsi. Alba ne l'en empêcherait pas.

Mais elle ne la suivrait pas non plus.

Être immortelle sur une Terre mortelle lui avait enseigné certaines choses. Comment se préserver de souffrances inutiles en faisait partie. Ne compter que sur elle-même pour garder le contrôle de son existence en était une autre.

« Regardez, ils amarrent ! s'écria Saoirse. Oh, mes aïeux, quelle excitation ! Imaginez un peu toutes les surprises, tous les trésors

qui nous attendent à bord... Venez, allons voir ce qu'ils ont trouvé.»

Quelques minutes plus tard, il devint évident qu'Alba avait raison, et Saoirse arrêta de sautiller comme un ricochet sur un lac.

« On n'a pas eu le temps de trouver grand-chose, Lady Whitmore, dit l'un des marins à Alba. Trop de vent. Une tempête se prépare. On a dû rentrer avant que ça devienne dangereux. »

Les pêcheurs trièrent le contenu de leurs filets. Ils libérèrent de rares poissons difformes et gardèrent quelques morceaux de plastique qui pourraient se révéler utiles. Alba avait connu une époque où les gens faisaient le contraire. Mais manger un poisson était désormais quelque peu risqué; autant avaler une tasse de vieux pétrole empoisonné.

Lorsque les marins eurent quitté les lieux avec leurs quelques trouvailles, les deux cousines remontèrent lentement vers la villa.

« Regardez, ils m'ont donné un ballon, dit Saoirse avec un sourire forcé. Ce n'est pas un bijou, mais quand même... Si j'arrive à le gonfler, il pourrait joliment décorer ma chambre, non? »

Alba acquiesça sans grande conviction. La jeune fille tenait entre ses doigts un morceau de plastique d'une couleur indéfinissable, quelque part entre le gris et le jaunâtre.

La frustration gagna Alba. Si elle avait encore possédé ses pouvoirs de Génie, elle aurait pu suivre le bateau à travers le regard des mouettes. Ou calmer l'écume de l'océan pour adoucir les vagues, et permettre aux pêcheurs de ramener de vrais cadeaux à Saoirse. Ou encore convoquer des nuages blancs au-dessus de l'embarcation, des nuages sans tempête pour l'abriter du vent et de la lumière.

Autrefois, en tant que Génie de l'Immaculé, elle avait contrôlé, protégé et incarné tout le blanc de la Terre. Avant son bannissement, elle était cet esprit puissant qui apprivoisait tout ce que le clair de lune rendait pur et sans tache.

Elle sauvait les tigres blancs de ceux qui les gardaient captifs, et les requins blancs de leurs filets. Elle devenait certaines nuits de pleine lune l'étendue de neige, aussi croustillante que du sucre,

et voyageait jusqu'au matin à travers d'immenses terres glacées, sentant les os mêmes du monde craquer et gronder, embrassant les pattes des renards polaires qui frôlaient son corps infini.

*La buée sur les lèvres et la nacre des perles
la cendre qui plane après l'incendie
le territoire aveugle de l'œil
l'œuf sans coquille
les os séchés
l'écume et la glace
la laine des agneaux
la semence des pères et le lait maternel
la couronne du vieillard et la dent de lait
la douce pourriture qui recouvre les vignes
la tasse en porcelaine où tombent les flocons
Tous seront ton royaume
tant qu'il existe encore un peu de blanc sur Terre*

Ce chant, gravé au-dessus des portes de son domaine dans la contrée des Génies, lui avait donné naissance. Il lui revenait en tête, parfois, comme une très vieille comptine entendue dans le ventre de sa mère.

« Tout va bien, cousine Alba ? demanda Saoirse. Vous êtes... bizarre. Enfin, encore plus que d'habitude. »

Alba haussa un sourcil.

« Merci, Saoirse. »

— Pardon, rougit la jeune fille. Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— C'est exactement ce que tu voulais dire, sourit Alba. Et ce n'est pas grave. Paraître bizarre ne me dérange pas. Je préfère encore cela qu'autre chose.

— Autre chose ? Comme, par exemple... optimiste ? Indulgente ? Douce ?

— Par exemple.

— Attendez, j'ai pire : vulnérable ? »

Alba feignit de frissonner d'effroi. Mais au fond, la plupart du temps, elle se sentait bel et bien accablée de faiblesse.

Sous sa forme humaine, Alba avait tout perdu, ou presque.

Elle n'exerçait plus aucun contrôle sur les choses ni les êtres qui formaient autrefois son domaine. Ses ordres ne les atteignaient plus. Elle pouvait seulement déverser son âme en eux ; ils la reconnaissaient et l'accueillaient avec joie. Mais cela coûtait à son corps d'humaine une énergie démesurée – plus encore si le réceptacle se trouvait trop loin d'elle.

Malgré cela, Alba avait tenu à accompagner la dernière baleine blanche, lorsqu'elle s'était éteinte trois siècles plus tôt. Le dernier ours polaire, aussi. La dernière chouette effraie... Elle avait passé avec eux leurs derniers moments dans ce monde, et traversé plus d'extinctions qu'elle pouvait en compter.

Cela déchirait son âme. À chaque fois.

En tant que Génie, elle aurait pu les protéger. Elle aurait dû. Il s'agissait après tout de sa seule mission, de la raison même de son existence.

Et elle les avait abandonnés.

Maintenant, ses bottes de pluie pataugeaient dans la boue brune, sur un archipel couvert de nuances de vert, de noir et de gris. Après avoir envahi la Terre, le blanc désertait le monde.

Les façades aveuglantes des supermarchés et des hôpitaux, les peintures éblouissantes à l'odeur de pétrole qui recouvraient les murs... Tout ce blanc mort, étalé sur chaque surface, n'existait plus.

Tant mieux. Il s'était répandu pendant des années comme un parasite, éliminant sur son passage tout le blanc vivant. Et il était probablement en train de coloniser peu à peu une nouvelle planète, quelque part au-delà des nuages, qui mourrait bientôt à son tour.

Heureusement, elle avait trouvé cet archipel – encore une île complète, à l'époque. Cette terre, cette maison, cette famille. Et, instantanément, elle avait su : se rappeler la contrée des Génies ne lui serait plus d'aucun réconfort.

Elle avait trouvé sa véritable maison. Mais ce foyer terrestre aussi, désormais, risquait de lui échapper.

Tout ce qu'elle avait construit était en train de se noyer.

Lentement, marée après marée, la mer lui réclamait ses terres. La lente catastrophe qui avait fait fuir des milliards de personnes sur une autre planète continuait à se dérouler, sans hâte, certaine de son inévitable victoire.

Depuis quelques années, certains habitants pouvaient à peine sortir de chez eux, quand les vagues venaient clapoter sur le pas de leur porte à marée haute. Les brise-lames ne suffisaient plus. Elle avait besoin – ils avaient tous besoin – de nouvelles digues. Seulement, pour les construire, il leur fallait des matériaux qu'on ne trouvait plus sur Hibernia. Du sable, du bambou, du basalte, du granit. Elle devait les importer des grands archipels de l'Est, en passant par Cymru.

Que Cymru aille se faire engloutir, pensa Alba, comme chaque fois que ce nom lui traversait l'esprit.

Cymru était la seule voie d'entrée et de sortie d'Hibernia. La position de cet archipel entre celui d'Alba et les îles de l'Est en faisait son allié le plus stratégique – et une menace constante au-dessus de sa tête.

Tant qu'Alba acceptait les conditions du Conseil de Cymru, en leur offrant une bonne part de chaque exportation et importation, ils la respectaient plus ou moins. Hibernia était petit, mais fertile, et donc riche. Cymru aimait le thé qui y poussait et ne parvenait pas à cultiver ses fruits et légumes aussi efficacement.

Mais s'ils n'avaient plus besoin de ses récoltes, les Cymry lui fermeraient simplement leurs portes. Rien ni personne ne pourrait plus atteindre Hibernia. Et, très vite, le peuple d'Alba manquerait de biens essentiels, comme le textile, le métal, les médicaments...

Et les matériaux pour construire leurs digues.

Cette inquiétude, se rappela-t-elle toutefois, prendrait bientôt fin. Elle était parvenue à trouver un accord avec ces vautours du Conseil. Le prix à payer serait horriblement élevé pour Hibernia, mais il en vaudrait la peine.

Après des siècles d'errance, ballottée et poussée comme un radeau dans la tempête, c'était ici qu'Alba trouvait enfin son réconfort. Son seul point d'ancrage immuable tandis que les gens entraient dans sa vie, souriaient, vieillissaient, se ridaient et mouraient, comme dans un film en accéléré.

Les gens ne faisaient que passer. Ils finissaient toujours par la quitter. Les lieux, eux, restaient. Et bientôt, elle s'en était assurée, sa maison serait enfin en sécurité.

Lethan quitta sa chapelle en ruine et traversa son îlot rocheux sous la pluie. Il devait arriver à l'heure à la réunion du Conseil de Cymru.

Il préférerait habiter là, seul et dans l'inconfort, plutôt que dans les tours. Il adorait ce lieu où des gens avaient vécu, aimé et souffert, désormais vides, et où ne résonnaient plus que le ressac et les cris des mouettes.

Cela lui rappelait chaque matin un principe de base : tout sur Terre finirait ainsi. Dans le silence et l'abandon. Il était donc inutile de trop s'attacher.

Par le passé, Lethan avait noyé son pragmatisme désenchanté dans l'amour ou la guerre – deux disciplines où il excellait. Sur un champ de bataille et dans un lit, il y avait de la communion. Il y avait des rêves et des cœurs battants, des cheveux et de la salive, des cris et des chants.

Et, juste après, le besoin de plus.

Pour combler le silence. Pour éloigner l'obscurité. Pour détourner les yeux du vide abyssal qui suivait inévitablement le triomphe.

Ce jour-là, néanmoins, rien d'aussi grandiose ne l'attendait. Encore une réunion du Conseil qui l'ennuierait à mourir... sauf s'il y ajoutait un peu de piquant.

S'il arrivait, par exemple, à attirer Mindy Morr dans son lit pour la soirée.

Ou à amuser ses amis avec une plaisanterie qui ferait froncer les sourcils de leur intraitable doyenne.

Ou encore à clouer une bonne fois pour toutes le bec de cette vipère d'Owain Bowen.

Pourquoi pas, songea Lethan. Trois missions pour parer à l'ennui. Trois jeux pour provoquer chez les autres exactement la réaction qu'il attendait. Il commença à réfléchir aux leviers qu'il faudrait activer, aux mots qu'il faudrait dire pour atteindre chacun d'eux précisément là où il voulait.

Il passa le pont de béton qui reliait son îlot à Caerdyf. Derrière le rideau de pluie apparurent les immenses tours, dont le sommet se perdait entre les nuages. Lethan s'enfonça dans les rues grises entre les immeubles aveugles, en direction de la cathédrale souterraine.

D'ici, les tours semblaient silencieuses. Paisibles, presque. Mais il savait qu'à l'intérieur de ces cités verticales, des dizaines de milliers de corps confinés s'entassaient. Des myriades de gens qui grouillaient, désœuvrés et affamés, attendant que leur ration quotidienne arrive depuis les îles «vertes», consacrées aux cultures intensives.

Il n'y avait rien de vert, là-bas. Juste des rangées de salades et de patates bâchées, arrosées de décoctions qui vidaient encore plus le sol de sa substance, pour tenter d'en tirer une récolte de plus, un repas de plus.

Les Cymry qui travaillaient dans ces îles vertes mouraient tôt, harassés par le travail et tués par les engrais. Et pourtant, les gens suppliaient qu'on les y embauche. Cela valait toujours mieux que de rester enfermés là, de leur naissance à leur mort, sans jamais rien voir par les fenêtres sinon les murs gris des autres tours.

Lethan pressa le pas. D'abord, il ne voulait pas arriver en retard; les Conseillers ne plaisaient pas avec la ponctualité. La plupart ne plaisaient pas avec grand-chose, d'ailleurs.

Et puis, il espérait atteindre la cathédrale souterraine avant d'être à nouveau témoin d'un Plongeon. C'était ainsi que les Cymry désignaient pudiquement les corps qui, désespérés de

cette vie d'enfermement, se jetaient du haut de leur tour pour mettre fin à leur interminable ennui. Certains jours, les silhouettes pleuvaient le long des immeubles comme les gouttes d'un robinet qui fuit.

Lethan atteignit enfin la porte qui menait au lieu de rendez-vous, descendit les escaliers dans le noir et entra dans la pièce.

L'endroit qu'on appelait « cathédrale souterraine » n'était rien d'autre qu'une cave. Cymru ne pouvait pas se permettre de consacrer la moindre ressource à un lieu de pouvoir digne de ce nom. Ici, l'ornement et le prestige n'étaient pas à l'ordre du jour. Seules comptaient l'optimisation et la survie.

Lethan retint un juron en apercevant les cinq autres Conseillers qui l'attendaient déjà, debout, en rond, dans la pénombre à l'odeur de renfermé.

Il rejoignit sa place dans le cercle. Les six Conseillers de Cymru se réunissaient ainsi régulièrement afin de prendre des décisions pour tout l'archipel. Le Conseil accueillait un nombre pair de membres, sans septième voix pour faire pencher la majorité en cas de désaccord. Au moins, ils devaient s'obliger à trouver une solution qui fasse l'unanimité.

« Nous n'attendions plus que vous, Lethan Alcor », dit Heledd Llewellyn.

Tout en Heledd était empreint de gravité et d'autorité. Elle promena son regard sévère sur l'assemblée ; quand elle tourna la tête, ses cheveux gris accompagnèrent son mouvement comme un casque de guerrière.

Elle était la plus vieille membre élue du Conseil. Et la seule qu'aucun d'eux n'osait contredire ni mettre en doute. Chacun sur Cymru respectait sa sagesse et son expérience.

« Trois bateaux débarqueront d'Hibernia dans quelques jours, annonça-t-elle sans plus de cérémonie. Voici la question qui nous occupe aujourd'hui : comment traiter les botanistes hiberniens qui arriveront à leur bord ? Comment nous assurer qu'ils délivrent au plus vite les informations promises en échange de la construction des digues ? »

Jörg Köenig, à sa gauche, émit un grondement sourd, comme s'il se rappelait un mauvais souvenir. Avec ses longs cheveux poivre et sel attachés en catogan, ses yeux bleus, sa carrure imposante et son attitude sombre, il évoquait à Lethan les Vikings d'antan. Mais derrière ce physique impressionnant et ce charisme froid, Lethan savait qu'il cachait une âme pleine de bonté.

« Ils sont avares d'informations, gronda Jörg. Nos botanistes n'ont jamais percé leur secret. Les gens là-bas sont sous la coupe de Whitmore. Elle les surveille. Personne ne parlera.

— Est-ce qu'au moins, nos botanistes étaient aussi souriants et affables que toi ? demanda Lethan. Une telle chaleur dans le regard invite forcément aux confidences. »

Heledd fronça les sourcils, et Doryan Cray, à côté de Lethan, se mordit les lèvres pour retenir un sourire.

Première mission accomplie, songea Lethan avec satisfaction.

Il fallait dire que Doryan était bon public. Le jeune homme avait un visage d'ange, avec ses yeux verts sous ses cheveux châtains et ses joues constellées de taches de rousseur. Il était aussi solaire que Jörg était glacial. Avec Lethan, les trois hommes formaient, depuis un an, un trio que tout Cymru appelait les Trois Saisons. Jörg incarnait l'hiver, Doryan le printemps, et Lethan, avec sa peau sombre et ses cheveux noirs, l'été.

La femme qui prit ensuite la parole aurait pu, quant à elle, représenter l'automne : ses cheveux auburn et ses yeux ambre évoquaient une flamme vivante.

« La réalité, ajouta Mindy Morr, c'est que Lady Whitmore continue de nous vendre ses graines anciennes, soi-disant résistantes, à un prix exorbitant. Et si je dois admettre qu'elles poussent mieux que les autres, elles sont loin d'être aussi productives ici que sur les terres d'Hibernia. J'ai fait les comptes : elles nous coûtent plus que ce qu'elles nous rapportent. »

Lethan la dévora du regard. Il entretenait avec elle une liaison intermittente, sans aucun engagement. Mindy demeurerait l'une des rares femmes au monde qui comprenaient ce que Lethan cherchait, voulait la même chose, et ne faisait peser sur

lui aucune attente. Elle savait, de toute façon, que sa loyauté restait fermement attachée à une autre.

Ils appréciaient simplement leur compagnie mutuelle, et se considéraient même comme des amis. Avec quelques avantages en plus.

«J'ai beaucoup appris récemment sur les graines et la manière de les planter, susurra Lethan. Peut-être pourrai-je vous instruire à ce sujet tout à l'heure, Conseillère?»

Le visage de Mindy resta impassible, mais une étincelle de désir s'alluma dans ses yeux ambre. Deuxième mission accomplie...

À moitié, remarqua Lethan. Heledd fronça de nouveau les sourcils, et Doryan dut lutter pour se retenir d'éclater de rire. Même Jörg leva les yeux au ciel.

Lethan songea qu'il n'était peut-être pas toujours aussi génialement subtil qu'il le croyait.

Owain Bowen ouvrit alors la bouche. Son haleine putride s'ajouta à l'odeur de renfermé de la cave.

«Nous ne pouvons pas laisser Whitmore nous escroquer à nouveau, dit-il d'une voix agacée. La famine menace notre archipel. Si nous n'obtenons pas très rapidement le secret de la fertilité d'Hibernia, ce sera une catastrophe. Les corps pleuvront dans le ciel de Cymru; les habitants se retourneront les uns contre les autres; les tours deviendront de véritables coupe-gorge. Mes armées sont prêtes. J'ai de nombreux soldats à ma disposition pour enrayer les émeutes. Ils se mettront en mouvement sur un seul mot de ma part, mais je préférerais éviter de décimer notre propre population. Whitmore ne l'ignore pas quand elle refuse de nous révéler son secret. Le silence de cette femme est criminel, et je...

— Que proposez-vous, Conseiller?» intervint Heledd, coupant court à sa tirade haineuse.

Lethan regarda Bowen, incapable de retenir une moue dégoûtée. Cette ordure hypocrite était chef des armées, en charge du maintien de l'ordre sur l'archipel. Avec ses cheveux blonds et son sourire éclatant, il ressemblait à une gravure de mode. Mais dans la lumière vacillante de la cave, on aurait plutôt dit une énorme

mouche se frottant les mains à l'idée du festin de fumier qui l'attendait.

«Je propose, répondit Bowen, d'agir comme le dragon cymry qui fond sur ses proies pour nourrir ses enfants. Sans leur laisser la moindre chance de s'échapper.

— C'est-à-dire ? » demanda Doryan.

Ce dernier parut soudain beaucoup moins jovial. Sa gentillesse n'avait rien d'une façade ni d'une faiblesse. Il cherchait la justice et l'équité en toutes circonstances, et Lethan l'avait déjà vu se battre – littéralement – pour défendre ces idéaux.

«Je crois que le Conseiller Bowen suggère d'intimider nos hôtes dès leur arrivée, gronda Jörg. Pour ne pas leur laisser penser qu'ils peuvent encore taire leurs secrets.

— Et il semblerait que cela déplaît au Conseiller Köenig, dit Lethan : il vient de prononcer une phrase de plus de huit mots. Sans onomatopées, rendez-vous compte. »

Tous les yeux se braquèrent sur lui.

Visiblement, il n'avait pas tout à fait réussi à détendre l'atmosphère.

«Vous n'êtes élu que depuis moins d'un an, Conseiller Alcor, dit Mindy avec un sourire presque imperceptible. Vous ignorez encore beaucoup de choses. Savez-vous, par exemple, pourquoi nous nous réunissons debout ? »

Lethan haussa les épaules.

«Parce que les Cymry sont obsédés par l'optimisation, et que vous n'alliez pas gaspiller du bois pour des chaises ?

— Pour nous obliger à parvenir à une décision rapide, cracha Owain Bowen. Ce Conseil n'a pas de temps à perdre avec vos plaisanteries, Conseiller. »

Dans sa bouche, le titre sonnait comme une insulte. De toute évidence, à ses yeux, Lethan ne méritait pas sa place parmi eux.

Jörg secoua la tête et Doryan plissa le nez. Tous deux lui faisaient clairement comprendre que, cette fois, il l'avait un peu cherché.

Pourtant, Lethan était un membre élu du Conseil, comme

tous les autres. Grâce à son travail acharné auprès des orphelins de Cymru, il avait réussi à trouver un foyer pour la plupart des enfants abandonnés. Les gens lui en étaient reconnaissants et l'avaient élu à ce poste, un an plus tôt. Il méritait sa place, même s'il ne l'avait pas vraiment briguée.

Lethan se rappela alors qu'il lui restait une mission personnelle à accomplir pendant cette réunion : faire taire ce gros rat de Bowen.

« Je pensais que nous en étions justement aux plaisanteries, cher Conseiller Bowen, lança-t-il.

— Oh, vraiment ? Puis-je savoir ce qui vous a donné cette idée ?

— Votre proposition à peine voilée de torturer nos hôtes. Face à cette vaste blague, je me suis dit que finalement, nous avons peut-être le temps pour une ou deux boutades supplémentaires. »

Un silence tendu suivit ses paroles.

« Le Conseiller Alcor s'exprime sans doute maladroitement, dit Doryan en lui lançant un regard de reproche, mais il a raison. Il est inacceptable de sous-entendre que nous pourrions maltraiter les émissaires d'un archipel partenaire.

— Je suis d'accord, dit Jörg.

— D'accord également », ajouta Mindy.

Owain Bowen serra les poings. Il semblait prêt à sauter à la gorge de Lethan, qui n'attendait que cela. Il aurait mis Bowen à terre en moins d'une seconde, et obtenu en prime une bonne excuse pour casser son joli nez.

« Voici ma proposition, déclara Heledd. Laissons arriver les navires, puis adressons aux botanistes hiberniens un avertissement clair. Si nos récoltes ne montrent aucun signe d'amélioration sous trois mois, des représailles seront imposées à leur archipel, ainsi qu'à eux-mêmes et à leurs familles. Il sera alors temps de nous réunir à nouveau pour discuter du sort que nous leur réserverons. Qui vote en faveur de ce compromis ? »

Les mains se levèrent une à une ; Owain Bowen, de mauvaise

grâce, leva la sienne en dernier. Troisième objectif rempli, pensa Lethan tandis qu'il ressortait de la cathédrale souterraine d'une démarche nonchalante.

Son ennui prendrait bientôt fin. Il ne restait sur Cymru presque plus aucun orphelin à placer. À la première occasion, Lethan partirait accomplir la fin de sa mission ailleurs, loin de cet archipel maudit. Et il pourrait, enfin, rentrer là où il serait véritablement chez lui.

Heureusement. Ce genre de jeu commençait à le lasser. Il pratiquait cet art-là depuis bien trop longtemps, avec trop de facilité : jamais personne, au fond, ne lui résistait vraiment.

Le lendemain, réveillée par des éclats de voix au rez-de-chaussée, Alba ouvrit les yeux sur un matin humide et chaud, comme tous les autres matins. À force de répéter qu'il n'y avait plus de saisons, les vieux étaient enfin dans le vrai.

Elle aurait pu se plaindre et rêver à voix haute d'une magnifique journée de soleil sec, comme Saoirse. Elle aurait pu regretter les ondées rafraîchissantes du siècle précédent, comme le vieux Colm. Mais elle avait traversé les deux. Et elle savait, pour l'avoir appris à ses dépens, que la vie n'était pas forcément plus douce sous un doux climat.

Alba n'avait rien d'une nostalgique ni d'une idéaliste. Elle restait pragmatique. Si des opportunités se présentaient, elle les saisissait. Rien de plus. Quand le ciel vous envoie des pluies tièdes, faites-en des jardins ; ce mantra lui avait plutôt réussi.

Alba aimait ce nouveau monde. D'autres le trouvaient désolé, abandonné, voire mort. Certes, la plupart de ses habitants avaient fui vers d'autres planètes. Certes, les confort de l'électricité, du pétrole et de l'intelligence artificielle s'étaient enfuis avec eux. Certes, la Terre demeurerait presque vide désormais, peuplée seulement par ceux qui avaient refusé de partir, ou échoué à la quitter à temps. Partout, les pluies chaudes balayaient les rares terres émergées, dispersées en millions d'îlots.

Au moins, les hurlements du monde s'étaient enfin taris.

Les expatriés s'en étaient allés avec leurs guerres, leur bruit, et leur besoin de toujours faire quelque chose, quelque chose de plus, n'importe quoi pourvu que cela remplisse le silence qui leur rappelait trop leur mort prochaine. Tout était paisible, maintenant. Un immense village abandonné, englouti sous un lac, enveloppé de silence et de lenteur.

Et puis, elle habitait sur sa propre île – son propre archipel, même. Un avantage non négligeable. Après des vies entières d'humiliations, de pauvreté, de luttes et de rejet, elle possédait enfin un endroit où se sentir chez elle.

Chez elle, justement, sa famille se chamaillait déjà de bon matin.

Inutile de distinguer leurs mots pour connaître le thème de leur dispute. Ces jours-ci, Saoirse et son grand-père maternel, Colm, ne pouvaient pas rester cinq minutes dans la même pièce sans s'écharper à propos du futur mariage – ou non-mariage – de la jeune fille.

Alba se leva et choisit, dans sa grande armoire en bois, une simple robe en laine à manches longues. Voilà autre chose qu'elle aimait dans ce nouveau monde épuré : plus personne n'utilisait ces objets laids et fragiles que l'on faisait venir de l'autre bout de la planète, autrefois, pour les remplacer dès qu'on s'en lassait. Les usines étaient closes, désormais, leurs cheminées bouchées par des nids d'oiseaux ; les centrales nucléaires désactivées ; les vieux bâtiments effondrés ou envahis par la végétation ; les tables en plastique cassées ; les vêtements synthétiques usés ; les batteries épuisées. Il ne restait plus personne pour entretenir les serveurs, les réseaux électriques ou les câbles.

La vie d'Alba, comme celle de toute la Terre, était à nouveau remplie de meubles anciens, de pièces qui résistaient à l'épreuve du temps et tiendraient encore bon dans deux cents ans. De vêtements en coton et en laine, de lourdes horloges qui sonnaient toutes les heures, de briques chaudes dans les lits pour réchauffer les draps.

Les draps froids se trouvaient être, précisément, l'angle choisi ce jour-là par Saoirse et Colm pour leur éternelle dispute.

« Ton lit, insista le grand-père, ne serait pas si glacé si tu te trouvais un gentil petit mari pour... »

— Mais enfin, j'ai dix-huit ans ! répéta sa petite-fille.

— Et moi quatre-vingt-huit. Et ça ne m'empêche pas de chercher une femme. À moins qu'il existe une règle que j'ignore, qui nous interdit de trouver l'amour si notre âge finit par le chiffre huit. Tu connaissais cette règle, Fergus ? »

Le grand-père paternel de Saoirse, aussi petit et joufflu que Colm était grand et maigre, réprima un rire qui lui fit avaler son thé de travers.

Il avait revêtu, comme à son habitude, une tenue à rendre jaloux les seigneurs et les grandes dames de tous les siècles passés. Ce jour-là, il arborait une énorme perruque rouge vif sculptée en forme de poire, et une tunique brodée de perles qui lui moulait le gras depuis les mollets jusqu'au double menton.

« Évite de mourir, Fergus, si tu veux bien, dit Colm en lui tapotant le dos. Ta petite-fille serait capable de m'en tenir responsable. »

— Je ne t'accuse que d'une chose, s'insurgea Saoirse. De vouloir me marier à dix-huit ans à un paysan hibernien, juste pour devenir arrière-grand-père !

— Tiens donc. C'est tout ?

— Et de transformer chaque petit déjeuner en véritable cauchemar.

— Un cauchemar ? Tu as mal dormi, Saoirse ? »

Les mots d'Alba résonnèrent dans la salle à manger ; la chaufferie cessa immédiatement. Avec un sourire serein, elle s'assit à table et se servit du thé.

« En ce qui me concerne, je dormais merveilleusement bien jusqu'à ce que je vous entende... discuter. Depuis ma chambre. À l'étage. À l'autre bout de la villa. »

Colm et Saoirse trouvèrent soudain le contenu de leurs assiettes fort intéressant.

« Bien le bonjour à vous, merveilleuse cousine Alba, s'exclama Fergus qui avait enfin vaincu sa toux. Vous connaissez ces

deux-là. J'ai bien tenté d'arrêter cette nouvelle escarmouche, mais...»

Alba haussa un sourcil.

« D'accord, je n'ai point essayé, admit Fergus. Ce divertissement futile me réjouissait à l'excès. Bien trop pour y mettre un terme, en tout cas. Cela étant dit, peut-être que si vous nous offriez votre avis éclairé sur la question... »

Alba soupira. Elle n'avait aucune envie de se mêler de ce genre d'affaire. Mais pour eux, elle n'était pas seulement « cousine Alba » ; elle était aussi Lady Whitmore, la très respectée Dame aux yeux sombres, souveraine des îles d'Hibernia, bien plus sage que ce que son âge – apparent – ne laissait croire.

Elle se tourna vers la jeune femme.

« Saoirse, tu ne veux pas te marier, ou pas encore. Très bien. Dans ce cas, prouve à ton grand-père que tu es capable de vivre une vie indépendante, sans l'aide constante des autres. Et Colm, je vais répéter ce que j'ai déjà dit par le passé : si ce sont des enfants que vous voulez, vous n'avez qu'à m'accompagner à l'orphelinat ce matin. Vous trouverez là-bas une vingtaine d'entre eux qui ont besoin d'être pris en charge.

— Avec tout le respect que je vous dois, ma chère Alba, je répondrai comme je l'ai déjà fait par le passé : ce sont des arrière-petits-enfants bien à moi que je souhaite. Je me soucie assez peu de la descendance des autres. »

Alba but une dernière gorgée de thé et conclut :

« Alors arrêtez de harceler Saoirse, voulez-vous ? Si elle donne un jour naissance à un bébé, il s'agira du sien. Un enfant a huit arrière-grands-parents, mais une seule mère.

— Bien dit, chère cousine ! La sagesse incarnée ! s'écria Fergus en agitant sa perruque.

— Celle-là, de sagesse, j'en fais une tous les matins », grommela Colm.

Alba prit une petite poignée de kumquats dans la corbeille à fruits, et quitta la salle à manger.

Elle prétendit ne pas voir les grimaces exaspérées que Colm et

Saoirse échangeaient dans son dos ; ils firent semblant de ne pas savoir que leurs simagrées la faisaient sourire.

Elle passa sous les hauts plafonds du salon rose. Cette pièce lui évoquait systématiquement une meringue, avec ses murs parme, ses moulures crème, ses canapés dodus en velours. Elle traversa ensuite le couloir et entra dans le petit vestibule, près de l'entrée. On rangeait là tous les chapeaux, les manteaux et les chaussures de la maison, ainsi que les selles et équipements d'équitation. L'endroit, minuscule et chaleureux, sentait le cuir et le foin.

Elle s'y assit pour enfiler ses bottes de pluie, puis attrapa son imperméable. Peu de choses restaient de l'ancien monde, à part celles qui s'étaient révélées solides et vraiment utiles. Ses bottes de pluie et son imperméable en faisaient partie, et elle les chérissait. Malheureusement, elle ne possédait aucun parapluie. Leurs nervures métalliques rouillaient trop vite dans ce climat humide.

Alors, sans autre protection que sa capuche, elle se rendit aux écuries. Là, elle sortit Silver. La jument blanche, sensible et vive, sa préférée parmi les quelques chevaux qu'elle possédait, lui rappelait Ona.

Alba monta en selle et franchit le portail. En traversant les collines d'herbe luxuriante, de moulins, de ruisseaux en cascade, de ruines et de cottages éparpillés, Alba repensa à la dispute entre Colm et Saoirse. C'était drôle, songea-t-elle. Pas si longtemps auparavant, elle vivait encore dans un monde où le mariage était réputé d'un ennui prodigieux, et se reproduire un inconvenient majeur, voire un acte irresponsable – ou même carrément immoral.

Mais ensuite, tous les enfants étaient partis, suivant l'exil de leurs parents sur quelque planète lointaine. Les humains avaient presque disparu de la surface de la Terre. Alors, d'eux-mêmes et unanimement, ceux qui restaient étaient tombés d'accord : ils devaient repeupler leur planète, s'ils voulaient qu'elle demeure leur maison.

Alba savait très bien ce que les habitants de l'archipel pensaient d'elle. Elle leur avait offert un refuge au milieu de ce

monde effrayant. Ici, sur ses îles, les fruits et légumes poussaient en abondance. Les gens pouvaient presque vivre normalement. Tranquillement, du moins. Ils n'émettaient donc aucune objection à ce qu'elle soit leur Lady.

Et ce, malgré ses yeux. Ses yeux qui, là où ils auraient dû être blancs, se couvraient entièrement de noir.

Le signe évident de sa nature d'étrangère, tout comme ses cheveux, qui ne blanchissaient pas malgré les années. Et la cause de bien des tourments au cours de sa longue existence.

On l'avait traitée de sorcière et condamnée à de terribles tortures que la mort ne venait jamais soulager. On l'avait asservie à des hommes ayant un faible pour les bizarreries. On l'avait traitée comme un monstre de foire en foire.

Sur sa monture, Alba se redressa et releva le menton. Cette époque-là était révolue depuis longtemps, mais elle gardait parfois le réflexe de se cacher. *Tu n'as plus à baisser la tête devant personne*, se rappela-t-elle à elle-même.

Il lui avait fallu plusieurs siècles pour échapper à ce cycle de pauvreté et de misère, puis un ou deux de plus pour devenir indépendante et, enfin, quelques décennies seulement pour obtenir la fortune et le respect. Elle avait découvert que s'enrichir était plus facile et rapide si l'on était déjà aisé. Et que les gens pardonnaient mieux ses anomalies quand ils dépendaient de sa bonne volonté pour survivre.

Malgré tout, ils peinaient encore à accepter que leur Dame aux yeux noirs reste célibataire et sans enfant.

Elle sourit pour elle-même. Des yeux contre-nature ? Très bien. Une jeunesse éternelle ? Aucun problème. Mais célibataire ? Inacceptable.

Elle avait pourtant connu de nombreux amours, grands et futiles, au cours de son périple millénaire. Des chagrins d'amour, des coups de foudre, des rejets et des deuils. Des amours impossibles ou fusionnels, à sens unique ou destructeurs. Des amours platoniques et des amours charnels.

Après tout ce temps, néanmoins, les visages et les corps de ses

amants commençaient à se brouiller, à s'estomper. Peu importe la puissance de leur passion sur le moment.

L'amour d'un enfant était le seul qu'elle ne connaissait pas. Il devait demeurer au fond de ce corps de femme un peu de Génie, après tout, puisqu'un Génie ne pouvait pas se reproduire avec un être humain.

Elle ne s'en portait pas plus mal. Elle n'aurait pas voulu devoir creuser elle-même la tombe de chacun de ses descendants.

« Et puis, les enfants des autres ont besoin de moi, dit-elle d'une voix presque imperceptible dans le clapotis de la pluie sur l'herbe épaisse. N'est-ce pas, Silver ? »

La jument blanche s'ébroua sans cesser de trotter sur le chemin boueux.

« Je savais que tu serais d'accord. »

Silver ralentit. Elle gravissait une colline et le sol était glissant. À mesure qu'elles approchaient du sommet, les contours de l'île apparurent.

Au nord, les falaises – de moins en moins hautes au fil des années – faisaient face à l'océan, vide à perte de vue. Au sud, ce qui avait été une vaste vallée se trouvait maintenant fragmenté en centaines d'îles. Certaines étaient plus grandes que d'autres, mais la plus grande restait celle d'Alba. D'autres, minuscules, accueillait à peine un cottage et un jardin. Des bras de mer les séparaient les unes des autres, traversés d'innombrables ponts de bois ou de pierre, de la végétation pendue sous leurs arches, de petits arbres sur leurs parapets.

Alba aimait ce paysage. Elle l'avait bâti de ses propres mains – littéralement, en partie. Mais quand elle le regardait, depuis quelque temps, un désespoir acide s'insinuait sous ses côtes.

Elle ferait tout ce qu'il faudrait pour s'accrocher à cette ancre-là, pour l'empêcher de glisser entre ses doigts. Elle ne survivrait pas à une nouvelle perte. Pas à celle-ci.

Ou plutôt, si, elle y survivrait. C'était justement là tout le problème.

Où irait-elle ? S'échouer sur d'autres îles qui se noieraient

bientôt elles aussi, où elle devrait tout recommencer à zéro, où elle devrait justifier sans fin son apparence bizarre et son étrange longévité pour qu'on l'autorise à rester ? Flotter seule sur une planète inondée pour l'éternité, le ventre vide et douloureux jusqu'à la torture, mais jamais assez pour la tuer ?

Et il ne s'agissait pas seulement d'elle. Le peuple d'Hibernia comptait sur sa Lady. Alba, en perdant son statut de Génie, avait aussi perdu sa capacité à protéger l'Immaculé. Elle défendrait son peuple terrestre, le seul qui lui restait, avec cent fois plus d'ardeur.

Lorsqu'elle parvint en haut de la colline, elle flatta l'encolure de Silver et descendit de selle. Ses bottes firent des éclaboussures dans la boue tandis qu'elle conduisait la jument vers les écuries, à l'abri de la pluie incessante.

« À tout à l'heure. Je reviens vite, dit-elle pour rassurer la jument qui tentait de grignoter sa manche. Je dois juste vérifier que tout se passe bien avec le nouveau professeur. »

Celui-ci était en poste depuis trois mois – un record. Les autres s'attardaient rarement plus de quinze jours.

Alba remonta sa capuche sur sa tête et descendit la pente de la colline, vers le petit château qui surplombait la mer. Bien qu'au moins six ou sept siècles se soient écoulés depuis, elle se souvenait encore du jour de sa rencontre avec celle qui régnait sur les lieux à l'époque.

La vicomtesse Innis ne craignait pas ses yeux étranges ; elle l'avait secourue et tirée des griffes d'hommes qui l'exploitaient et la maltrahaient, sans rien attendre en retour. En discutant avec Alba pendant sa convalescence, Lady Innis l'avait trouvée singulièrement instruite.

« C'est incroyable, s'était-elle étonnée. Vous me racontez les temps passés comme si vous les aviez vécus... »

Elle avait alors engagé Alba, insistant pour embaucher cette pauvre vagabonde comme son instructrice personnelle. Quelques années plus tard, son mari lui offrait ce petit château, situé non loin de leur villa. Elle avait immédiatement dédié les lieux aux

orphelins de l'île d'Irlande – qui deviendrait, des siècles et un effondrement plus tard, l'archipel d'Hibernia.

Voilà comment Alba s'était retrouvée professeure au château. Bien sûr, il ne s'agissait pas que d'un coup de chance. Même dans sa misère, elle avait beaucoup enduré pour en arriver là, apprenant à se rendre agréable aux yeux de gens comme Lord et Lady Innis. Pourtant, alors qu'elle avait perdu toute illusion sur les êtres humains et décidé de s'entourer d'un épais mur d'indifférence, Lady Innis lui avait prouvé qu'elle se trompait. En accueillant des familles entières dans sa propre villa pendant la famine. En partageant sa nourriture avec son peuple. En se battant contre les nobles de Londres pour tenter de les sauver.

Il existait encore quelques humains qui méritaient qu'on les aime : la vicomtesse en était la preuve vivante.

Lorsque Lady Innis avait péri sans enfant et en lui léguant le château, Alba avait emménagé dans l'une des chambres et maintenu l'école en place. Mais son enthousiasme s'était éteint : la vicomtesse avait été assassinée. Tuée avec son vicomte dans leur sommeil, par des voleurs – selon la version officielle. Bizarrement, les aristocrates de Londres n'envoyèrent aucunes condoléances.

Bien plus tard, Londres serait inondée. D'autres villes lui survivraient, formant peu à peu l'archipel de Cymru. Alba avait observé ce lent déclin avec une sombre satisfaction. Ce n'était, à ses yeux, qu'un juste retour des choses.

À la mort de la vicomtesse, en revenant du cimetière à la terre encore fraîchement retournée, Alba s'était fait deux promesses. D'abord, elle protégerait les orphelins que Lady Innis avait accueillis aussi longtemps qu'elle le pourrait.

Et, surtout, elle ne passerait plus sa vie à pleurer les morts. Elle ne se permettrait plus d'aimer assez aucun vivant pour cela. Ce serait là, pour de bon, son tout dernier deuil.

Alba poussa les lourdes portes du château et se retrouva dans le hall faiblement éclairé. Au fil des années, elle avait bien sûr modernisé les lieux : de vraies fenêtres isolaient du vent et les parquets étaient stratifiés. En revanche, les prises électriques, encore visibles à certains endroits, ne servaient plus à rien. Les lampes à huile avaient donc fait leur grand retour. Tout comme les cheminées, d'ailleurs ; rester complètement sec était devenu un luxe. Et le poste d'enseignant de l'orphelinat était un poste sec, détail qui attirait la plupart des candidats.

Jusqu'à ce qu'ils rencontrent les orphelins.

Qui, ce jour-là, se faisaient étrangement discrets. Où pouvaient-ils bien se trouver ?

Alba alluma une lampe à huile et parcourut les pièces et les couloirs du château. Par terre, elle ramassa un bocal dans lequel les enfants avaient enfermé un papillon. Elle se précipita pour ouvrir le couvercle et le relâcher.

Alba regarda l'insecte s'envoler en titubant, sans un bruit, vers une fenêtre. Elle trouvait le silence trop profond. Trop inhabituel.

Un léger malaise l'envahit. Dans l'une des salles de classe, elle vit les livres ouverts sur les tables. L'encre encore fraîche dans les encriers.

Nom d'Hécate, que s'était-il passé ici ?

« Les enfants ? appela Alba. Mr Clutterbuck ? »

Pas de réponse.

D'un pas plus rapide, des gouttes dégoulinant de son imperméable, elle fouilla les dortoirs à l'étage, et même la chambre du professeur sous les toits. Toujours vides.

C'est alors qu'elle entendit les cris.

Le cœur battant à tout rompre, elle se rua vers la fenêtre la plus proche. Là, sur la pente herbeuse qui menait à l'océan, une vingtaine d'enfants couraient à toutes jambes après un tonneau, qui roulait de plus en plus vite vers les falaises abruptes.

Dans ce genre de moment, plus que dans tout autre, Alba regrettait ses pouvoirs de Génie. Avec eux, elle aurait pu appeler toutes les mouettes des environs pour arrêter le tonneau. Ou prendre le contrôle de Silver pour galoper à toute vitesse vers les enfants, sans que la jument se torde une cheville dans la descente.

Arrête de penser à ce que tu aurais pu faire, se rappela Alba. Pense à ce que tu peux faire maintenant.

Mais rien ne lui vint.

Elle n'arrivait à penser à rien d'autre. Le groupe d'enfants, porté par son propre élan, ne pourrait pas s'arrêter avant la fosse. Alba voyait déjà le tonneau plonger, léviter un court instant dans les airs, avant de s'écraser sur les rochers en contrebas, suivi par tous ces petits corps.

Elle aurait voulu leur crier d'arrêter depuis la fenêtre où elle se trouvait, mais sa voix semblait avoir elle aussi déménagé vers une planète lointaine.

« Il le mérite, Lady Welove. »

Alba sursauta et se retourna. Depuis le cadre de la porte, un petit garçon la regardait, le visage couvert de larmes et de morve. Il avait la voix épaisse de ceux qui ont pleuré.

« Qui a mérité quoi, Liam ? demanda Alba, avec autant de douceur que possible.

— Mr Coconut. D'être jeté de la falaise. »

L'angoisse d'Alba monta de plusieurs crans d'un coup.

«Liam, est-ce que... Est-ce que Mr Clutterbuck est dans ce tonneau?»

Un silence s'abattit sur le château, plus assourdissant encore qu'auparavant.

Alba se rendit alors compte qu'à l'extérieur, plus aucun cri ne retentissait.



Elle avait, littéralement, regardé toute cette situation sous le mauvais angle, songea Alba en courant vers la masse d'enfants enchevêtrés.

D'en haut, elle ne voyait que la descente, le gouffre abrupt, et la mer au-delà. Dans sa panique, elle avait oublié qu'à quelques mètres du bord, la pente s'aplatissait, puis remontait légèrement. Sa peur pour les enfants lui avait embrouillé l'esprit.

«Je suis trop vieille pour ces bêtises», haleta-t-elle, une main sur les côtes, sans trop savoir si elle faisait référence à sa course effrénée ou à son inquiétude idiote.

Là, dans le pli de la colline, les enfants tombés les uns sur les autres essayaient de se relever, tandis que le tonneau roulait d'un côté de la pente, puis de l'autre, jusqu'à s'immobiliser enfin dans le creux entre les deux.

«Tout le monde va bien? s'enquit Alba à bout de souffle. Rien de cassé? Personne n'est blessé?»

Elle obtint pour toute réponse un concert de grognements. Elle fonça alors vers le tonneau et l'ouvrit.

«Mr Clutterbuck? Mr Clutterbuck, vous allez bien? Nate, viens m'aider, il faut le faire sortir.»

L'ainé des orphelins, un grand adolescent roux, l'aida à tirer le professeur hors de sa cage de bois.

«Mr Clutterbuck? répéta Alba en lui tapotant les joues. Mr Clutterbuck, réveillez-vous, ordonna-t-elle d'un ton autoritaire – en vain. Nate, les filles, si vous l'avez tué, je vais...»

Elle n'eut pas l'occasion de finir sa menace. Le professeur ouvrit soudain les yeux, gémit, se leva avec difficulté, fit cinq pas de côté comme un homme totalement ivre, puis tomba à genoux et vida le contenu de son estomac sur l'herbe.

Quelques enfants poussèrent des cris de dégoût, d'autres ricanaient et le reste sourit, y compris Nate. Derrière Alba, une petite voix dit, encore tremblante d'avoir sangloté :

« Bien fait, Mr Coconut. J'espère que vous avez aussi recraché vos méchants mots. »



« Pourquoi vous ne faites pas revenir Mr Fergus ? Lui, au moins, il... »

— Mr Fergus a quatre-vingt-sept ans, Nate. Tu ne crois pas qu'il est temps pour lui de prendre un peu de vacances ?

— Des vacances loin de nous, vous voulez dire, marmonna Aoife.

— Bien sûr que non. »

Mais Aoife n'avait pas entièrement tort, et ils le savaient tous.

Devant Alba se tenaient les trois orphelins les plus âgés : Nate, Aoibhe et Aoife. Le garçon semblait énervé ; les sœurs, sous leur tignasse de cheveux noirs frisés, gardaient une expression butée.

« Vous vous rendez compte que si personne ne remplace Mr Clutterbuck, l'orphelinat et l'école devront fermer, n'est-ce pas ? »

D'autant plus qu'il ne se priverait pas de dire, aux derniers Hiberniens qui ne le sauraient peut-être pas encore, à quel point ces enfants étaient cruels et ingérables.

« Pourquoi vous ne le remplacez pas, vous ? demanda Aoife avec une agressivité qui cachait mal la blessure dans sa voix. Il paraît que vous avez été enseignante ici. »

— Autrefois, oui. Mais maintenant, j'ai un autre travail : m'assurer que tout l'archipel a de l'huile pour ses lampes, de l'encre pour ses lettres et des outils appropriés pour ses récoltes. »

Et qu'il ne se retrouve pas englouti d'ici quelques mois comme le reste du monde, ajouta-t-elle mentalement.

Cette situation relevait d'ailleurs du désastre. Alba allait devoir reporter le départ de ses émissaires, censés partir le jour même vers l'archipel de Cymru. Elle aurait désormais un service supplémentaire à leur demander : trouver là-bas un professeur prêt à venir éduquer ces enfants. Tous les candidats d'Hibernia avaient testé le poste, et échoué.

Alba secoua la tête et tenta de revenir au sujet d'origine :

« Liam a affirmé que Mr Clutterbuck méritait ce qui lui arrivait. Savez-vous ce qu'il voulait dire ? »

Le regard de Nate s'assombrit encore davantage, mais il resta muet. Après un long silence, Alba ordonna :

« Je vous ai posé une question. Je demande une réponse.

— Il a dit à un garçon de cinq ans que personne ne voudrait jamais de lui », cracha Nate.

Sa réponse déstabilisa Alba.

« Vraiment ? Les filles, vous confirmez ?

— Après, il faut dire que Liam essayait de mâcher ses propres orteils pendant le cours de géographie..., admit Aoibhe.

— Quand même, insista Aoife. Mr Clutterbuck n'aurait pas dû dire ça. »

Alba lâcha un profond soupir. Le petit Liam avait adoré son Mr Coconut. Il s'était accroché à ses basques depuis le jour où le professeur était arrivé. Comme avec tous les précédents. Il était encore si petit... Il n'avait pas encore appris à se protéger. Il aimait toujours trop, trop vite.

Contrairement à Alba et aux trois adolescents devant elle.

« Il serait parti de toute façon, tôt ou tard, dit Nate comme s'il pouvait suivre le cheminement mental d'Alba. Comme tout le monde. »

Autrefois, son réflexe aurait été de faire un pas vers lui, de le prendre dans ses bras et de lui assurer : « *Pas moi.* »

Mais plus maintenant.

Plus de deuil. Elle se l'était promis.

Parce qu'elle a accordé trop de vœux aux humains, Alba a été bannie sur Terre par les Génies. Après une longue errance à travers les siècles, elle a enfin trouvé un refuge et une famille sur l'archipel paisible d'Hibernia. Les habitants de ce qui fut jadis l'Irlande voient désormais en elle Lady Whitmore, la Dame aux yeux sombres, gardienne de ces derniers morceaux de terre verdoyante que la mer grignote chaque jour un peu plus.

Mais l'abondance qui règne sur Hibernia commence à susciter la convoitise de Cymru, l'archipel voisin, puissant et surpeuplé. Le Conseil de Cymru envoie alors chez Lady Whitmore un émissaire aussi détestable que séduisant : Lethan Alcor. Tout juste élu Conseiller, Lethan a une mission cruciale : percer le secret de la richesse d'Hibernia. Et pour y parvenir, il est prêt à user de ses stratagèmes les plus redoutables contre Alba et ses proches. La cohabitation risque d'être orageuse...

Née en 1992 près de la mer, Ada Vivalda a une passion pour la *fantasy*, le thé et les cottages. C'est donc tout naturellement qu'elle a écrit *Porcelaine sous les ruines* une tasse à la main, en écoutant la pluie tomber contre sa fenêtre, face aux paysages envoûtants de l'Irlande. Dans ses romans, elle aime revisiter de grandes figures de l'imaginaire collectif (génies, sorcières, pirates...) et créer des atmosphères magiques tout en nuances d'ombre et de lumière. Sous son autre nom de plume, Chris Vuklisevic, elle a publié *Derniers jours d'un monde oublié* (Folio Science-Fiction, prix Elbakin.net 2021) et *Du thé pour les fantômes* (Denoël), en cours de traduction dans sept pays.

POUR SUIVRE L'ACTUALITÉ
D'OLYMPE,
REJOIGNEZ-NOUS SUR



@EDITIONSOLYMPE

Couverture : Cécilia Lero



PORCELAINE
SOUS LES RUINES
Ada Vivalda

Cette édition électronique
du livre *Porcelaine sous les ruines* de Ada Vivalda
a été réalisée le 27 novembre 2023 par Olympe.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073049322 - Numéro d'édition : 620167).
Code produit : Q02487 - ISBN : 9782073049360.
Numéro d'édition : 620171.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office